



Interview de Jean-Marie Bouissou



Les Japonais n'ont pas plus l'esprit guerrier que les Occidentaux

PROPOS RECUEILLIS PAR LIONEL CROOSON - PHOTOS OLIVIER ROLLER

Si le Japon contemporain s'ancre dans des traditions très fortes, il est bien loin du modèle dont se nourrit le fantasme occidental. Pour les jeunes générations, le sacrifice n'est plus de mise. L'important est de trouver sa place dans une société en proie au doute...

Cahiers de Science & Vie: Quelle place occupent, aujourd'hui, la tradition et les religions dans la société japonaise ?

Jean-Marie Bouissou: Partout au Japon, il y a des temples et des statues de dieux. D'où l'image, très répandue en Occident, que la religion y est omniprésente. Mais si l'on demande à des Japonais en quel dieu ils croient, neuf fois sur dix ils sont incapables de répondre. Il n'y a pas de dieu dans le bouddhisme ni dans le confucianisme. Quant au shinto, ses myriades de *kami* sont tout sauf des dieux. Ce sont des esprits, des forces de la nature, ou des lutins auxquels on s'adresse pour obtenir quelque chose, sans y « croire » au sens spirituel du terme. Le Japonais d'aujourd'hui est « areligieux » et il ne se soucie guère de vie après la mort, mais il est très superstitieux. Il fait la fortune des temples bouddhistes ou des sanctuaires shinto – peu lui importe –, « spécialisés » l'un dans les examens, l'autre dans les affaires de cœur ou la protection contre les accidents de la route, en achetant une multitude de talismans. On ne commence jamais à bâtir une maison sans faire purifier le terrain par un prêtre shinto. Les mères vont présenter leur nouveau-né au sanctuaire shinto, puis l'y ramènent à l'occasion de ses trois, cinq et sept ans, vêtu de son plus beau kimono. C'est cela la religion quotidienne.

Les talismans et les cérémonies, toujours payants, sont un « marché » très lucratif que se partagent le bouddhisme et le shinto. Les desservants ne forment d'ailleurs pas un clergé au sens où nous l'entendons. Au Japon, la plupart des temples et des sanctuaires sont des entreprises familiales qui se transmettent de père en fils.

CSV: Les Français aiment à associer « l'esprit samouraï » à l'image du Japon. Celui-ci inspire-t-il vraiment les Japonais ?

J.-M. B.: Deux cultures bien distinctes coexistaient dans le Japon traditionnel. La première était celle des élites avec le zen, le raffinement esthétique, la sophistication intellectuelle et le *bushidô*, la voie du guerrier qui mène à la mort. La seconde était la culture populaire, paysanne, qui faisait la part belle au bien-manger, au gros rire et au sexe en liberté. Cet amour de la vie et de ses plaisirs allait de pair avec une existence qui était souvent vraiment très dure. Dans cette société divisée en castes, le samouraï n'était pas un modèle. Il était redouté et détesté. Tout change après 1868 quand le gouvernement Meiji abolit les castes pour construire une véritable nation. Le nouveau régime dit aux Japonais: « *Vous êtes tous des samouraïs!* », il établit le service militaire obligatoire et envoie bientôt les paysans mourir sur les champs de bataille d'Asie⁽¹⁾. Contrairement à ce que l'on croit, ils n'y allaient pas de gaieté de cœur. Ils étaient contraints et soumis à une discipline effroyable.

Puis, après la défaite de 1945, le mot d'ordre est de reconstruire le pays et de rattraper l'Occident. L'esprit samouraï s'adapte à cette nouvelle mission: les Japonais deviennent des « guerriers économiques ». Et ça marche! En 1945, le Japon est exsangue, vingt ans plus tard, il est devenu l'une des plus importantes puissances économiques de l'époque. Les Japonais se tuent au travail mais ils en profitent vraiment, et rapidement. Le pays ne connaît pas le chômage et le niveau de vie est en hausse continue. Dans l'histoire japonaise, le moment de « l'esprit samouraï pour tous » ne correspond qu'à deux générations: celle qui a fait la guerre, l'a perdue et a reconstruit le pays, puis celle des « baby-boomers ». Pour le reste, les Japonais n'ont pas plus le « gène du guerrier » que les Occidentaux.

CSV: Si le « miracle japonais » des années 1980 ne peut plus motiver le pays, qu'est-ce qui anime la nouvelle génération ?

J.-M. B.: Dans les années 1970-1980, les Japonais se représentent volontiers leur pays comme une immense classe moyenne, par opposition aux sociétés occidentales considérées comme dures et inégalitaires. Aujourd'hui, alors que la crise dure depuis 1990, ce mythe vole en éclats. La génération née après 1980 n'a jamais entendu parler du « miracle japonais », mais toujours de la crise. On l'appelle parfois « la génération perdue » (*rosu gene*). Dans cette génération, la mode est au « bonheur à taille humaine »: penser à soi, ne pas être trop ambitieux afin de ne pas souffrir, ne pas courir après l'argent, ne pas s'en faire. Se sacrifier pour l'entreprise ou pour le Japon n'est plus à la mode. Pour ces jeunes Japonais-là, l'esprit samouraï n'a plus guère de sens.



JEAN-MARIE BOUISSOU est directeur de recherche à Sciences Po. Spécialiste du Japon contemporain, il est notamment l'auteur de *Quand les sumos apprennent à danser, le nouveau modèle japonais* (Fayard, 2002) et *Manga, histoire et univers de la bande dessinée japonaise* (Éd. Philippe Picquier, 2010).

Interview de Jean-Marie Bouissou



Sur Fukushima, silence radio ! Il faudra dix ans pour savoir ce qui s'est passé...

CSV : Après la triple catastrophe du séisme, du tsunami et de l'accident nucléaire du 11 mars 2011, la société japonaise a-t-elle changé ?

J.-M. B. : Autour de la centrale nucléaire de Fukushima-Daiichi, un territoire grand comme dix fois Paris est complètement stérilisé. Les 160 000 habitants évacués n'y reviendront jamais et il faudra attendre dix ans pour savoir ce qui s'est réellement passé à l'intérieur du réacteur et pour en connaître les conséquences. Dans un pays occidental, cela provoquerait une gigantesque indignation nationale qui ferait la une des médias. Mais au Japon tout va bien ! Silence radio sur Fukushima ! Bien que 75 % de la population se dise opposée au nucléaire, les Japonais se sont installés dans une démobilitation collective face à une classe politique déboussolée, perçue avec un cynisme croissant. Le vieux diction fataliste nippon « *shikata ga nai* » a repris du service. Il pourrait se traduire par « *On ne peut rien y changer.* »

CSV : Avec ses trains toujours à l'heure, ses écoliers disciplinés et son sourire permanent, le Japon, troisième puissance économique mondiale, est-il le « meilleur des mondes » ?

J.-M. B. : La qualité de service et la sécurité au quotidien sont ce qui rend la société japonaise si agréable. Cela ne s'est pas perdu : les métros sont toujours incroyablement propres et les supérettes ouvertes 24 h sur 24. Mais derrière, il y a ce qu'on ne voit pas : un taux de pauvreté proche de 16 % qui place le Japon dans le peloton de fin de l'OCDE⁽²⁾, juste avant le Mexique et la Turquie. Un tiers des emplois sont des contrats précaires de moins de trois mois. Mais, pour ceux qui échappent à la pauvreté et à la précarité, le Japon demeure un pays tout à fait agréable. En outre, les médias tendent tous à dédramatiser la situation, même ce qui se passe

à Fukushima. C'est peut-être en cela que le Japon serait le meilleur des mondes : « meilleur » à la manière de l'écrivain Aldous Huxley.

CSV : Comment expliquer la récente percée de la culture nipponne dans le contexte de la mondialisation ?

J.-M. B. : Depuis le début du siècle, le Japon est devenu le deuxième exportateur mondial de biens culturels, alors qu'avant cela il pensait que sa culture ne pouvait pas s'exporter. En France, tout commence dans la seconde moitié des années 1970, lorsque des séries animées japonaises pour enfants ont envahi les écrans de télévision. C'est le moment où le paysage audiovisuel français est devenu plus concurrentiel et où les chaînes ont commencé à s'intéresser au jeune public. Mais la France produisait peu de séries animées, et elles étaient chères. Les Japonais, eux, en diffusaient massivement depuis les années 1960. Ils avaient donc de gros stocks qu'ils pouvaient exporter à bon marché. Les petits Français ont adoré « Goldorak », « Candy Candy », « Lady Oscar » et « Ken le survivant ». Les séries japonaises n'étaient pas aseptisées comme les séries françaises, dérivées de BD étroitement censurées. Puis, vers la fin des années 1990, les mangas sont arrivés en France. Leur succès est tel qu'aujourd'hui ils représentent 37 % du marché français de la BD et qu'ils ont donné naissance à une culture générant de nombreuses communautés sur Internet.

CSV : Qu'est-ce qui attire les jeunes Français dans le manga ?

J.-M. B. : L'exotisme, bien sûr, mais aussi le fait que les mangas traitent franchement de leurs problèmes d'adolescents. Il y a des mangas pour chaque tranche d'âge et des héros de toute espèce, donc il s'en trouve toujours qui vous ressemblent. Les mangas parlent du quotidien mais ils y ajoutent aussi du merveilleux. De plus, ils mettent en scène autant de filles que de garçons, alors que toute promiscuité sexuelle a longtemps été bannie de la BD francophone. Où étaient les filles dans les albums de *Spirou* ou de *Tintin* à leur grande époque ?

CSV : Quel modèle, quel message, la société japonaise pourrait-elle délivrer au monde de demain ?

J.-M. B. : Cette idée d'apporter un message au monde – au besoin par la force – est très occidentale. Les civilisations asiatiques ne croient pas aux valeurs universelles. Et le Japon, parce qu'il est un archipel, se considère comme encore plus spécifique que la plupart d'entre elles. « Délivrer un message au monde » est à l'opposé de son mode de pensée.

1 – Guerres sino-japonaises en 1894-1895 et 1931-1945, russo-japonaise en 1904-1905 ; annexion de la Corée en 1910, Seconde Guerre mondiale.
2 – Organisation de coopération et de développements économiques. Elle regroupe 34 pays, développés pour la plupart, dont le point commun est leur système de gouvernement démocratique et une économie de marché.